

Société, 180, 206.
Sots, 140, 316, 409, 475, 479.
Souhaits, 492.
Subtilité, 128.

T.

Talens, 491.
Tempérament, 225, 227, 353.
Tiédeur, 348.
Timidité, 169, 503.
Tort, 408.
Trahison, 120, 126.
Travers, 325.
Tromperie, 86, 114, 115, 117, 118, 129, 206, 342,
417.

V.

Valeur, *voyez* Courage.
Vanté, 205, 225, 410, 411, 465, 468, 490.
Vaudeville, 216.
Vérité, 64, 481.
Vertus, 1, 25, 169, 171, 186, 191, 192, 194, 205,
225, 402, 513.
Vices, 186, 191, 192, 194, 196, 197, 200, 402, 467.
Vie (la), 46.
Vielléssé, 93, 109, 215, 227, 348, 430, 445, 452, 484.
Vieux fous, 466.
Violence, 385, 391.
Vivacité, 438.
Vogue, 217.
Volonté, 30, 250, 251, 304.

RÉFLEXIONS
ET
MAXIMES CHOISIES
DE VAUVENARGUES.

RÉFLEXIONS

ET

MAXIMES CHOISIES.

— Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

— L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent, et embrasse plus qu'il ne peut lier.

— Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter.

— La clarté orne les pensées profondes.

— Ce qui fait souvent le mécompte d'un écrivain, c'est qu'il croit rendre les choses telles qu'il les aperçoit ou qu'il les sent.

— On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage si on les concevait comme l'auteur.

— Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte, et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

— Il est rare qu'on approfondisse la pensée

d'un autre ; de sorte que, s'il arrive dans la suite qu'on fasse la même réflexion, on se persuade aisément qu'elle est nouvelle, tant elle offre de circonstances et de dépendances qu'on avait laissé échapper.

— C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

— L'espérance anime le sage, et leurre le présomptueux et l'indolent, qui se reposent inconsiderément sur ses promesses.

— L'ambition ardente exile les plaisirs de la jeunesse, pour gouverner seule.

— La prospérité fait peu d'amis.

— Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

— Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

— La raison et la liberté sont incompatibles avec la faiblesse.

— La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

— La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

— Les prospérités des mauvais rois sont fatales aux peuples.

— Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

— Avant d'attaquer un abus, il faut voir si l'on peut ruiner ses fondemens.

— Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

— Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche, avant toutes choses, la commodité.

— Nos erreurs et nos divisions, dans la morale, viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvaient être tout-à-fait vicieux ou tout-à-fait bons.

— Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreurs.

— Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

— Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillans.

— Les jeunes gens connaissent plutôt l'amour que la beauté.

— Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

— La coutume fait tout, jusqu'en amour.

— La raison rougit des penchans dont elle ne peut rendre compte.

— Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

— Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se

faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

— Celui qui sait rendre ses profusions utiles a une grande et noble économie.

— Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper les gens d'esprit.

— Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

— Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

— L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

— Nous avons si peu de vertu, que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

— La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit à table, et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela on n'est sûr de rien. Combien de dégoûts et d'ennuis ne pourrait-on pas s'épargner si on osait aller à la gloire par le seul mérite !

— Quelques fous se sont dit à table : il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie ; et on les croit.

— Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit,

comme ayant l'honneur de représenter les gens riches.

— Les gens d'esprit seraient presque seuls, sans les sots qui s'en piquent.

— Celui qui s'habille avant huit heures pour entendre plaider à l'audience, ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paraître, et qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque souvent que de l'esprit et du goût.

— Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

— C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges qui marquent les bornes de leur mérite ; peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

— Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être.

— On doit se consoler de n'avoir pas les grands talens, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

— Si la gloire et le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets ? Une âme un peu

courageuse daignerait-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il fallait leur sacrifier la vigueur de ses sentimens, et abaisser l'essor de son génie?

— La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

— La modération des faibles est médiocrité.

— Ce qui est arrogance dans les faibles est élévation dans les forts; comme la force des malades est frénésie, et celle des sains est vigueur.

— Le sentiment de nos forces les augmente.

— On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même.

— Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses.

— Pauvres et riches, nul n'est vertueux ni heureux si la fortune ne l'a mis à sa place.

— Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

— L'avare prononce en secret : « Suis-je chargé de la fortune des misérables? » et il repousse la pitié qui l'importune.

— Ceux qui croient n'avoir plus besoin d'autrui deviennent intraitables.

— Nos plus sûrs protecteurs sont nos talens.

— Tous les hommes se jugent dignes des

plus grandes places : mais la nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait aussi qu'ils se tiennent très-contens dans les dernières.

— On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capable des grands succès.

— Les hommes ont de grandes prétentions et de petits projets.

— Les grands hommes entreprennent les grandes choses parce qu'elles sont grandes, et les fous parce qu'ils les croient faciles.

— Il est quelquefois plus facile de former un parti que de venir par degrés à la tête d'un parti déjà formé.

— On peut dominer par la force, mais jamais par la seule adresse.

— Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

— C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

— La probité qui empêche les esprits médiocres de parvenir à leurs fins est un moyen de plus de réussir pour les habiles.

— Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes sont ordinairement peu accessibles.

— Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

— Les méchans sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

— Trop et trop peu de secret sur nos affaires témoigne également une âme faible.

— Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent, et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes.

— Les esprits faux changent souvent de maximes.

— Les maximes des hommes décèlent leur cœur.

— Peu de maximes sont vraies à tous égards.

— On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires.

— On ne s'amuse pas long-temps de l'esprit d'autrui.

— Les meilleurs auteurs parlent trop.

— La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

— La stérilité de sentiment nourrit la paresse.

— Il n'y aurait pas beaucoup d'heureux s'il appartenait à autrui de décider de nos occupations et de nos plaisirs.

— Il ne faut pas croire aisément que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a point de siècle et de peuple qui n'aient établi des vertus et des vices imaginaires.

— La raison nous trompe plus souvent que la nature.

— La raison ne connaît pas les intérêts du cœur.

— Si la passion conseille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'est qu'elle donne plus de force pour exécuter.

— Les grandes pensées viennent du cœur.

— Le bon instinct n'a pas besoin de la raison, mais il la donne.

— On paie chèrement les moindres biens lorsqu'on ne les tient que de la raison.

— La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs.

— Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

— On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil.

— La conscience est la plus changeante des règles.

— La fausse conscience ne se connaît pas.

— La conscience des mourans calomnie leur vie.

— La nature, épuisée par la douleur, assoupit quelquefois le sentiment dans les malades, et arrête la volubilité de leur esprit; et ceux qui redoutaient la mort sans péril la souffrent sans crainte.

— La maladie éteint dans quelques hommes

le courage, dans quelques autres la peur, et jusqu'à l'amour de la vie.

— On ne peut juger de la vie par une plus fausse règle que la mort.

— Il est injuste d'exiger d'une âme atterrée et vaincue par les secousses d'un mal redoutable qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paraître en d'autres temps. Est-on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne serait-il pas plus étrange s'il était encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine et que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce jour-là d'application, et personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons-nous à un homme qui se meurt le privilège que nous accordons à celui qui a mal à la tête; et oserons-nous assurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce qu'il en aura manqué à l'agonie?

— Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

— La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre.

— Je dis quelquefois en moi-même : la vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais si quelque importun me rend visite et qu'il m'empêche de sortir et de m'habiller, je perds

patience, et je ne puis supporter de m'ennuyer une demi-heure.

— Personne ne dit le matin : un jour est bientôt passé, attendons la nuit. Au contraire, on rêve la veille à ce qu'on fera le lendemain. On serait bien marri de passer un seul jour à la merci du temps et des fâcheux. On n'oserait laisser au hasard la disposition de quelques heures, et on a raison. Car qui peut se promettre de passer une heure sans ennui, s'il ne prend soin de remplir à son gré ce court espace? Mais ce qu'on n'oserait se promettre pour une heure, on se le promet quelquefois pour toute la vie, et l'on dit : nous sommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir, c'est-à-dire nous sommes bien fous de ne pas commettre au hasard nos destinées, et de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous et la mort.

— L'esprit est l'œil de l'âme, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions. La raison la plus éclairée ne donne pas d'agir et de vouloir. Suffit-il d'avoir la vue bonne pour marcher? ne faut-il pas encore avoir des pieds, et la volonté avec la puissance de les remuer?

— Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

— Si les hommes n'avaient pas aimé la gloire,

ils n'avaient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

— Aurions-nous cultivé les arts sans les passions? et la réflexion toute seule nous aurait-elle fait connaître nos ressources, nos besoins et notre industrie?

— Qui considérera la vie d'un seul homme, y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

— Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

— Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver.

— Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres est qu'ils veulent leur bien.

— Il est injuste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

— Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes pour éviter un plus grand mal, la servitude.

— Quiconque est plus sévère que les lois est un tyran.

— C'est entreprendre sur la clémence de Dieu que de punir sans nécessité.

— La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfans d'Esculape détrui-

sent le corps pour détruire un vice du sang souvent imaginaire.

— La clémence vaut mieux que la justice.

— Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes, et les plaignons peu des plus grands malheurs.

— Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

— On ne plaint pas un homme d'être un sot, et peut-être qu'on a raison; mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

— Nul homme n'est faible par choix.

— Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

— La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

— L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfans envers leurs pères.

— Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités, s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

— Les princes font beaucoup d'ingrats, parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

— La haine est plus vive que l'amitié, moins que la gloire.

— On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

— L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

— Celui qui serait né pour obéir obéirait jusque sur le trône.

— La dépendance est née de la société.

— Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étaient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, et que la fortune accoutume les puissans à ne compter qu'eux sur la terre ?

— Les faibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes aiment les lois.

— Qui sait tout souffrir peut tout oser.

— Il est des injures qu'il faut dissimuler pour ne pas compromettre son honneur.

— Il est bon d'être ferme par tempérament, et flexible par réflexion.

— La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

— Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

— Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

— Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

— O soleil ! ô cieux ! qu'êtes-vous ? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvemens. Dans la main de l'Être des êtres, instrumens aveugles et ressorts peut-être insensibles, le monde sur qui vous régniez méritait-il nos hommages ? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé, et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la création des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela, que peut-il paraître ? Un atome presque invisible, qu'on appelle l'homme, qui rampe sur la face de la terre, et qui ne dure qu'un jour, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

— Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

— Parler imprudemment et parler hardiment est presque toujours la même chose ; mais on peut parler sans prudence et parler juste ; et il ne faut pas croire qu'un homme a l'esprit faux, parce que la hardiesse de son caractère ou la vivacité de ses passions lui auront arraché, malgré lui-même, quelques vérités périlleuses.

— Il y a plus de sérieux que de folie dans l'esprit des hommes. Peu sont nés plaisans. La plupart le deviennent par imitation, froids copistes de la vivacité et de la gaieté.

— Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse.

— Le sot qui a beaucoup de mémoire est plein de pensées et de faits ; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela.

— Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses, et de grandes choses, fait les esprits vastes. Ainsi la justesse paraît être le premier degré et une condition très-nécessaire de la vraie étendue d'esprit.

— Un homme qui digère mal et qui est vorace est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savans.

— Je n'approuve point la maxime qui veut qu'un honnête homme sache un peu de tout. C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément ; mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle

nuit à ceux qui possèdent un vrai génie ; car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans les détails et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talens naturels : et enfin elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très-médiocre ; et au contraire des esprits très-vastes qui savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

— La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif, et lui font quitter et reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant. Il s'use sur les choses les plus agréables, et varie comme notre humeur.

— Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs ; autant de bonnes qualités que de mauvaises ; autant de plaisirs que de peines : mais nous aimons à contrôler la nature humaine, pour essayer de nous élever au-dessus de notre espèce, et pour nous enrichir de la considération dont nous tâchions de la dépouiller.

— Où il y a de la grandeur, nous la sentons

malgré nous. La gloire des conquérans a toujours été combattue ; les peuples en ont toujours souffert, et ils l'ont toujours respectée.

— Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve, et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie.

— Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'état : ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

— La vigueur d'esprit ou l'adresse ont fait les premières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies et des courages.

— Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

— Qu'on tempère comme on voudra la souveraineté dans un état ; nulle loi n'est capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi.

— On est forcé de respecter les dons de la nature, que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

— Les espérances les plus ridicules et les

plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires.

— Les sujets font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent. Il est toujours plus sensible d'acquiescer que de jouir.

— Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fonds pour souffrir la vérité et pour la dire.

— Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses, et de la passion pour les petites.

— La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds ; il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

— Deux choses peuvent à peine remplacer, dans la vieillesse, les talens et les agrémens : la réputation ou les richesses.

— Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.

— Nous nous consolons rarement des grandes humiliations ; nous les oublions.

— Moins on est puissant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément, ou avoir inutilement un vrai mérite.